

Comment le Caporal Bisson entra dans la Garde Impériale : anecdote historique

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 102

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257153>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

taine quantité de gaz délétères ; par conséquent, il faut de temps en temps, procéder au renouvellement de l'air dans les pièces qu'ils chauffent.

Vêtements suffisants, sans excès, soins de propreté. Eviter les passages trop brusques du chaud et du froid ; au chaud, ne jamais rester oisif, travailler, chanter, jouer et même prier, avec cela on mangera de bon appétit, on dormira bien, et l'hiver se passera dans de bonnes conditions sous la garde de Dieu.

(Sillon Romand.)



Comment le Caporal Bisson

entra dans la Garde Impériale

ANECDOTE HISTORIQUE

(Suite et fin.)

Pourquoi s'entouraient-ils de tant de mystère ?

Pourquoi payaient-ils si chèrement un service si simple ?

Ces questions se pressaient dans leur esprit et les rendaient perplexes.

Devait-il dire oui ?

Devait-il dire non ?

D'un autre côté, les deux tentateurs portaient à leur boutonnière la rosette d'officiers de la Légion d'honneur. Ils ressemblaient à des officiers supérieurs vêtus en bourgeois. Leur désobéir ne serait-il pas plus dangereux encore que de céder à leur fantaisie ?

D'ailleurs, le diable d'homme avait eu la finesse machiavélique de retirer de sa poche les deux louis promis pour récompense, et il s'amusa à les faire sauter dans le creux de sa main d'un air provocateur.

Comment deux pauvres bougres de briscards eussent-ils résisté à une pareille argumentation ?

Pendant que Renaudin, ayant ramassé son ceinturon et son shako, vole à son poste, Bisson jette bas sa tunique et, ainsi allégé, grimpe comme un écureuil à un orme peu éloigné du mur.

Parvenu à la hauteur convenable, il se suspend à une grosse branche et, à la force des poignets, gagne la crête du mur. De là, il saute résolument de l'autre côté.

La plus rude moitié de sa mission paraissait accomplie.

Mais, à peine, avait-il disparu aux regards des deux civils, que ceux-ci entendirent tout à coup éclater dans l'intérieur du jardin un épouvantable charivari.

Longtemps après, quand Nicolas et Jacqueline eurent célébré leurs noces de diamant, fait assez fréquent en Hollande, pays par excellence de la longévité, ils entendirent parler de villes antiques, jadis enfouies sous les cendres du Vésuve, qu'on venait de retrouver : Herculaneum et Pompéi. Dans les fouilles curieuses qui furent pratiquées, on découvrit, avec beaucoup d'autres choses que nous pourrions croire d'invention moderne, le dé ouvert par le bout, tel que celui dont se servent nos tailleurs.

Les bons vieillards, devenus patriarches, se plurent alors à raconter aux arrière-petits-enfants nés de leurs générations le joli conte de leur jeunesse, dont la morale aurait pu être :

Rien de nouveau sous le soleil — et — il ne faut jamais désespérer.

Georges RÉGNAL.

FIN.

C'était un duo entre un homme et un chien.

L'un hurlant de détresse, l'autre de fureur, ils se rapprochèrent de la porte.

Celle-ci s'ouvrit avec fracas et livra passage à un groupe digne de tenter l'ébauchoir d'un sculpteur.

Oh ! le splendide Terre-Neuve !

Avec quelle puissance dénuée d'effort il s'attachait à Bisson et faisait partie intégrante de sa personne !

Comme l'armée française paraissait petite, en comparaison de ce fier animal !

C'était juste le bas des reins que celui-ci avait choisi pour y implanter ses crocs.

Du pantalon rouge, il n'avait pas lissé assister grand-chose, au moins dans les régions où il opérait.

Par bonheur pour le patient, le chien ne se vit pas plus tôt en dehors de chez lui qu'il lâcha sa proie et l'abandonna dédaigneusement.

On eut dit qu'il jugeait son rôle terminé. L'ennemi n'avait-il pas été repoussé, et même avec pertes ?

La place n'avait-elle pas été défendue, et même avec gloire ?

C'était tout ce qu'on avait le droit d'exiger d'un honnête chien de garde. Pousser plus loin l'affaire, eût été bravade inutile.

En vertu de ce raisonnement, Tom laissa le vaincu se tordre de douleur sur l'herbe du parc et, agitant la queue en signe d'allégresse et de triomphe, il rentra dans le jardin.

O surprise ! En réintégrant son domicile, Tom se trouve face à face avec un nouvel intrus.

C'était le plus petit des deux messieurs. Le traître avait profité de l'instant où le cerbère bondissait dans le parc avec sa victime à la mâchoire pour franchir vivement le seuil de la porte et pour s'introduire dans l'intérieur du jardin.

Outré de tant d'impudence, Tom rappelle toute sa fureur.

Déjà il aigroise ses armes...

Déjà il s'apprête à s'élançer, gueule béante, sans se soucier de la canne levée, qui a la prétention de le tenir en respect...

A cette minute critique, une voix de femme se fait entendre :

— Tout beau, Tom, tout beau !

Tom, esclave de la discipline, ne tergiverse pas avec le devoir.

Il exécute un demi-tour et en deux temps et deux mouvements avance à l'ordre.

Une première tape amicale le paie de son obéissance. Une seconde tape, un peu plus ferme, lui impose silence.

Après quoi, M^{lle} de Montijo, car c'était elle en propre personne, s'avance, toute frémissante d'émotion, vers son auguste visiteur.

— Prince, qu'elle enfantillage ! minauda la belle Espagnole en acceptant le bras qui lui était offert.

Et les futurs époux s'éloignèrent à pas lents dans la direction du pavillon du jardin.

Une heure après ces événements, le général *** se présentait devant la porte du pavillon, restée grande ouverte et donnait respectueusement à son maître le signe de la retraite.

Dès que le prince se retrouva seul à seul dans le parc avec son confident :

— A propos, mon cher ***, lui demanda-t-il, et vos troupiers, qu'en avez-vous fait ?

— Prince, répondit ***, ni l'un ni l'autre ne vous a reconu. Mais le blessé m'a appelé « son Colonel » et ma demandé en pleurant une compensation pour...

— Pour sa peau endommagée ?

— Nullement, Prince !

— Et pour quoi donc ?

— Pour son pantalon, réduit à l'état de guenille et dont il aura à rendre compte devant le Conseil de guerre.

— Fort bien. Et quelle compensation avez-vous promise ?

— Un pantalon neuf et les galons de sergent.

Accordé !

J'ajouterai un mot, en guise d'épilogue.

Les notes recueillies ultérieurement sur le caporal Bisson, par la curiosité bienveillante du Prince, se trouvèrent si bonnes que militaire fut, à quelques mois de là, incorporé dans la garde impériale, nouvellement reconstituée.

Il s'y conduisit très correctement et eut, quelques années plus tard, l'honneur de se faire tuer à Magenta, sous l'uniforme de ce corps d'élite.

Justin BELLANGER.



Pierres Précieuses Artificielles

Bijoutiers, joailliers, ne vous alarmez pas et vous aussi, mesdames, qui aimez à vous parer de vos bijoux, conservez avec soin vos pierres précieuses dans leurs écrins, ne craignez point de les voir tomber à vil prix, par suite de la découverte du professeur Bordas, dont toute la presse s'occupe, c'est M. Bordas lui-même qui en a donné l'assurance à un journaliste parisien :

— « Ma découverte, lui a-t-il dit, n'a qu'un intérêt purement théorique. J'ai réussi à fabriquer des topazes, des rubis et autres pierres précieuses en soumettant des corindons à l'influence du radium. Les pierres que j'ai ainsi obtenues ne diffèrent en rien des bijoux les plus authentiques, puisque la matière première est la même ; on ne peut donc les reconnaître par aucun procédé et tout joaillier les examinant, ou tout chimiste les étudiant y sera trompé.

Mais c'est de l'exagération de prétendre que le marché des pierres précieuses va être bouleversé par ma découverte. Certes, si le radium était moins rare, il n'en serait pas ainsi, mais à l'heure actuelle on ne se procure pas facilement du radium. Savez-vous ce que vaut le kilogramme de ce produit ? Quatre cent millions ! Inutile de vous dire qu'il n'en existe pas de bien grandes quantités, puisque, dans le monde entier, il ne s'en trouve pas deux centigrammes et M^{me} Curie en possède, à elle seule, la moitié. J'en ai pour ma part, dix milligrammes. Or, comme pour obtenir une topaze, par exemple, je dois soumettre un corindé pendant six semaines à l'influence d'un tube contenant un milligramme de radium, vous voyez que je ne pourrai pas fabriquer un bien grand nombre de topazes dans une année. Tous les détenteurs de radium s'amuseraient-ils à fabriquer des topazes, chose bien improbable, ils n'arriveraient pas à en fabriquer un nombre suffisant pour influencer en quoi que ce soit le marché.

Le professeur Bordas s'est même un peu vanté, et dans les *Annales*, Henri de Parville remet au point, avec sa clarté et son érudition habituelles, la question tant agitée ces jours-ci de la production artificielle des pierres précieuses. On a dit, de tous côtés, que M. Bordas avait trouvé la pierre philosophale, et qu'il avait découvert le moyen